

Pour aller plus loin : *Petit pays* de Gaël Faye : Dire le mal pour mieux l'exorciser

« Par où commencer ? » lorsque l'on est confronté à l'analyse d'un récit littéraire, s'interrogeait Roland Barthes dans un article célèbre (1970). Par le titre assurément. Avant même d'ouvrir *Petit pays* de Gaël Faye, on sait à coup sûr que le Burundi en est le pays de référence. Il suffit pour cela de faire le lien entre ce titre et une chanson de l'auteur, intitulée *Gahugu gatoyi, gahugu kaniniya*, qui vante les vertus de ce pays à la superficie réduite à l'infiniment petit mais qui n'en est pas mort pour autant, dans des termes empruntés à l'hymne national de ce micro-méga pays. Ramené à l'essentiel, *Petit pays* est un roman de construction-type, qui se déroule pour une large part au Burundi et qui relate les heurs et malheurs du narrateur *Je*, en même temps personnage principal, partant d'une enfance paisible à Bujumbura et aboutissant à un départ précipité de ce pays dont l'histoire tourne au tragique. Mais il s'agit également d'un « cahier d'un retour au pays natal », pour reprendre le titre de ce recueil de poèmes d'Aimé Césaire, car tant le prologue que l'épilogue de ce roman nous présentent un héros qui, à trente-trois ans, décide de revenir sur les lieux de son enfance à Kinanira au sud de Bujumbura.

Il n'en demeure pas moins que la vie du héros baigne dans une ambiance interculturelle, avec un ancrage grand lacustre explicite. Déjà Papa et Maman-car ils sont ainsi désignés tout au long du récit sont de nationalités différentes. Lui est un français du Jura et elle, une tutsie rwandaise réfugiée au Burundi en 1963 pour échapper à un pogrom. Ils entretiennent des rapports exécrables, sans que l'on sache pourquoi. Leur maison fait figure d'une région des Grands Lacs africains en miniature. Donatien, le contremaître de Papa est zaïrois. Le chauffeur Innocent, qui mâchouille sans cesse un cure-dent ainsi que Prothé le boy, sont burundais, mais de bords politiques opposés. Durant le temps de l'innocence, le jeune héros est entouré par une fratrie qui s'est constituée en une bande dénommée Kinanira Boyz, formée entre autres des jumeaux métis, qui ne jurent que par « Au nom de Dieu » et d'Armand, et qui finira par la suite par intégrer Francis, le zaïrois munyamulenge, sur insistance de Gino le jumeau et contre le gré, dans un premier moment du narrateur *Je*, plus communément appelé Gaby. Ils évoluent dans *l'impasse*, un cul-de-sac de deux cents mètres, à deviser dans un Combi Volkswagen déclassé, qu'ils quittent parfois pour aller marauder les mangues de chez Madame Economopoulos, folâtrer sur les bords de la rivière Muha. Le narrateur ne tarit pas d'éloges pour qualifier cette période idyllique. « On était tranquilles et heureux » lit-on à la page 74. Après une escapade au Collège du Saint-Esprit où la bande nage nue à la piscine de l'école, le narrateur ajoute « On était heureux comme au premier jour d'un coup de foudre » (p.154). Papa permet aussi au héros et à sa sœur Ana d'élargir leur territoire puisqu'il leur fait découvrir la ville de Bukavu « le jardin d'Eden sur les rives du lac Kivu » où il rend régulièrement visite à son compère Jacques le belge, le castel de Resha près de Rumonge, la forêt de Kigwena. Le héros aura même le privilège de passer une nuit auprès des pygmées, ce peuple dont Papa s'est pris de passion, dans la froide forêt de la Kibira.

Mais le destin du héros et de l'ensemble des protagonistes du roman, va bifurquer suite aux élections de 1993 qui portent au pouvoir le président Ndadaye au Burundi et son assassinat quelques trois mois après, suivi par des massacres à grande échelle, puis par le génocide hideux perpétré contre les Tutsi au Rwanda d'avril à juillet 1994. Comme les *animaux malades de la peste* de La Fontaine, les protagonistes du roman ne meurent pas tous, mais tous sont frappés. Le père

d'Armand tombe dans une embuscade dans *l'impasse*. Innocent devient chef de la milice *Sans défaite* qui s'adonne à la « justice populaire » sur les bords de la Muha et force le narrateur à brûler un innocent. Francis, de dépit, devient pasteur d'une église évangélique pour s'accrocher à quelque chose, tandis que le narrateur finit par fuir en France, le pays « où les bruits de la guerre et la fureur du monde (nous) parviennent de loin » (p.212). Papa lui-même tombe dans une embuscade sur la route de Bugarama et la famille de Maman est décimée dont le frère Alphonse qui a rejoint le Front Patriotique Rwandais sans avertir personne et qui meurt au combat. Pacifique, lui aussi soldat du FPR, est tué par les siens pour s'être vengé sur les massacreurs de la famille de son épouse Jeanne. Maman sombre dans la dépression et la folie, hantée par les taches indélébiles du sang des enfants de tante Eusébie, tués lors du génocide, dont Christian qu'elle confond avec son propre fils. Car hélas, le narrateur ne croyait pas si vrai dire : « Le génocide est une marée noire, ceux qui ne s'y sont pas noyés sont mazoutés à vie » (p. 185). Mais si ce petit pays lui en a fait voir de toutes les couleurs, le narrateur a pris le parti de se venger de lui en l'aimant toujours, car comme le dit un proverbe répandu dans la région des Grands Lacs, « nul ne dédaigne de téter sa mère sous prétexte qu'elle a de la gale ». Sans doute est-ce aussi pour ne pas faire mentir le poème de Jacques Roumain offert par Madame Economopoulos qui l'a arraché d'un livre de sa riche bibliothèque ? : « Si l'on naît d'un pays, si l'on y est né, comme qui dirait natif-natal, eh bien, on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de la terre, les os de ses pierres, le sang de ses rivières, son ciel, sa saveur, ses hommes et ses femmes » (p.213).

Gaël Faye s'inscrit dans une génération d'écrivains de la région ou d'ailleurs qui ont fait le choix d'*écrire par devoir de mémoire* pour reprendre le titre de ce projet initié en 1998, par Fest' Africa au Rwanda, avec l'objectif de promouvoir une culture de paix dans la région des Grands Lacs Africains. Certes la mort y est décrite, mais c'est pour mieux l'exorciser afin que la vie finisse par reprendre le dessus. La réconciliation interethnique est le topique de tous les romans de Louise Sibazuri du Burundi, dont le dernier en date, *Les seins nus*. Commentant son roman *Notre-Dame du Nil*, Scholastique Mukasonga ne dit pas autre chose. Le roman lui ouvre « de nombreuses voies dont la plus importante est la réconciliation entre les Rwandais », afin que le soleil brille à nouveau sur son pays. Le vouloir vivre ensemble est également au cœur de la thématique de *Souveraine Magnifique*, un roman d'Eugène Ebodé, dans lequel le bourreau et une rescapée de ses victimes sont engagés par la justice traditionnelle rwandaise *Gacaca*, à se partager une vache en copropriété en guise de réconciliation. Malgré la violence qui est décrite à perte de vue dans *L'ombre d'Imana* de Véronique Tadjo, le mot « espoir » revient comme un leitmotiv : « Mais que mon esprit, au grand jamais, ne perde de vue ce qui doit grandir en nous : l'espoir et le respect de la vie » (p.20). Parlant du retour des morts, elle s'interroge : « Comment pourraient-ils revenir si nous leur barrons la route avec notre désespoir et nos pleurs ? » (p.57).

On prendra pour emblématique de cette dynamique la plateforme *Sembura Littéraire* qui regroupe universitaires et écrivains de la région des Grands Lacs Africains, qui a jeté son dévolu sur la littérature comme porteuse de paix et de réconciliation. En témoignent les anthologies qu'elle publie depuis 2011, intitulées respectivement *Emergences, renaître ensemble* (2011), *Pour une culture de paix dans la région des Grands Lacs Africains* (2014) et *Convergences, positiver l'autre* (2017). Aussi bien en français qu'en anglais, des écrivains du Burundi, de la République Démocratique du Congo et du Rwanda, confirmés comme débutants, prophétisent une région réconciliée avec elle-même, convaincus que l'écrivain « peut mettre du baume sur la déchirure, parler de tout ce qui apporte un peu d'espoir » pour citer encore une fois Véronique Tadjo (*L'ombre d'Imana*, p.38). Et qui

dit espoir dit forcément générations futures. Ici, nos élèves et nos étudiants sont ici interpellés. Ils devraient s'imprégner de cette littérature souvent bâtie sur des fondements autobiographiques, et qui s'apparente au territoire de la mémoire. Bref, affronter ce passé douloureux pour ne pas être obligés de le revivre.